

- Joyeux anniversaire ! Joyeux anniversaire !

Une centaine de personnes et une ribambelle d'enfants applaudissaient. Certains avaient traversé toute l'île pour être là. On avait dressé de jolies tables décorées et des banderoles « Joyeux anniversaire » traversaient en tous sens la salle où les invités, quasiment tous de la famille, s'étaient retrouvés pour déjeuner. Comme chaque année.

A en juger par le nombre de photographes de toutes nationalités agenouillés au premier rang, la salle des fêtes d'Aldabra, la plus grande île des Seychelles située à quelques milles nautiques au nord de Madagascar, servait de cadre à un événement extraordinaire.

- Chuuuut ! Chuuuut !

Un homme aux épaules voûtées se détacha du groupe et monta d'un pas balancé les quatre marches menant sur la scène où les musiciens, derrière des rideaux bleu profond pailletés d'étoiles argentées, déballaient leurs instruments. Les enceintes crachotèrent des grincements lorsqu'il inclina d'une main maladroite le micro vers ses lèvres. Le vieux pêcheur se racla la gorge. Son chapeau trop grand qu'il venait d'ôter avait laissé une trace en couronne sur ses cheveux blancs ondulés. Avec ses sourcils en broussaille qui tentaient de lui masquer le regard et ses jambes arquées qui avaient dû lui faire perdre plusieurs centimètres, il marquait bien son âge, quatre-vingts ans.

- Papa, je suis heureux de fêter aujourd'hui tes cent quinze ans ! Malheureusement de

tes quatre enfants je suis le seul encore en vie... A ta santé, Papa !

Ce discours était son pensum annuel. Réserve et peu disert, il s'en tenait immanquablement à quelques mots puis levait son verre. Tout le monde l'imitait, sachant que son émission était terminée ! Il tournait le dos au micro dont il n'était vraiment pas friand ; c'était un homme du large et les démonstrations en public, même en terrain connu, très peu pour lui ! Mais il avait l'amour filial et pour rien au monde, il ne se serait dérobé à ce rituel du micro.

Il rejoignit son père qui lui fit une accolade chaleureuse et énergique.

- Beau discours, fiston, tu as captivé ton monde !

Le fiston tentait de garder son équilibre sous les effusions paternelles, en fait une clé au cou qui le tenait penché tête en avant. Bien bâti, il en imposait encore, le père, avec sa silhouette carrée, ses gestes vifs et sa musculature de taureau... Nul doute : il fallait compter avec. Sur l'atoll d'Aldabra, long de trente-quatre kilomètres avec ses quatre îles regroupées autour d'un lagon peu profond, Paolo passait pour un personnage. Sa franchise, son caractère jovial et franc et son humour parfois ravageur lui valaient d'être connu comme le loup blanc. Tout le monde se disait « l'ami » de Paolo, fervent protecteur de la nature, qui défendait en toutes circonstances sa langue de terre natale émergeant de huit mètres au-dessus du niveau de la mer. Maintenu à l'abri des spéculations étrangères en tout genre par un accès strictement réglementé, Aldabra était ce paradis fascinant du bout du monde qui valait toutes les luttes. Paolo militait notamment pour la protection des tortues géantes ; ses engagements et ses colères noires légendaires se colportaient d'île en archipel et de génération en génération. Il se disait même que les tortues, reconnaissantes, lui parlaient lorsqu'elles venaient pondre leurs œufs sur le sable la nuit !

Mais ce qui frappait le plus chez Paolo, c'était son incroyable santé, insolemment inscrite jusque dans les pores de sa peau, fine, lisse, bronzée et surtout, à peine ridée. A côté, son fils faisait vieillard et visiblement, aux regards amusés de la salle qui allaient de l'un à l'autre tandis que Paolo desserrait enfin sa clé en riant d'un rire sonore, ce paradoxe stupéfiait toujours. Pourtant, ici, on avait l'habitude de cette étrangeté familiale. Si les gens de passage pouvaient y voir comme une anomalie, ici on parlait d'une facétie de la nature et on s'en vantait, très fiers !

Le gâteau d'anniversaire, immense, porté sur un brancard par le traiteur et son commis, avait la forme d'un poisson ; sur le dessus piqué de perles argentées semblables à des écailles, il y avait le compte : cent quinze bougies !

La flopée de journalistes engouffrée dans la salle se bouscula pour interviewer l'individu touché par la grâce, dispensé de vieillir par quelque mesure de clémence ignorée.

- Monsieur Paolo, quel est votre secret pour être aussi en forme à cent quinze ans ?

- Mon secret ?...

Chaque année les mêmes questions ! Paolo s'y attendait. Ces journalistes finissaient par l'assommer. Il fit attendre sa réponse et récita :

- ... Je ne fume pas, je bois de temps à autre et je travaille encore presque tous les jours. Essayez si vous voulez...

- Votre alimentation... c'est peut-être ça ?

- Mon alimentation ?...

Paolo rit, ses épaules se secouèrent. Irrité mais conciliant, il écarta les bras en signe d'ignorance -style « allez tous au diable »- et dégusta son effet. Il ne l'avait encore jamais vu, ce jeune journaliste à l'œil de mérrou qui tentait de déchiffrer la réponse sur

les sillons de son visage, lui donnant l'agréable sensation de n'être décidément pas comme tout le monde...

- Je suis pêcheur et notre île, vous avez pu le voir, jeune homme, est des plus belles mais pas des plus riches. Jeune homme, Aldabra, c'est Schéhérazade. Pour ne pas qu'on la tue, elle vous raconte chaque soir une histoire. Et moi je suis son roi de Perse. Subjugué par sa beauté, son imagination... Si bien que je n'ai pas du tout envie de la quitter, cette terre, j'y reste et je compte y rester encore longtemps.

Paolo amorça un mouvement et le journaliste s'affola. Il lui fallait à tout prix une réponse, un indice, de la matière pour faire sa soupe littéraire, qu'elle ait au moins un peu de consistance.

- Ça c'est pour l'esprit, mais quelle sorte de nourriture terrestre préférez-vous ?

- Connaissez-vous un peu Aldabra, jeune homme ? répliqua Paolo sans attendre vraiment une réponse, s'amusant à voir transpirer un peu plus le journaliste. Non ? Savez-vous que c'est le deuxième plus grand atoll du monde ? Aldabra -certains disent Aldabran, mais passons- a été visitée par les navigateurs portugais en 1511. Déjà connu des Arabes qui ont donné un nom à ses quatre îles, l'atoll est devenu au milieu du 18^e siècle dépendance de la colonie française de l'île de Bourbon. Connaissez-vous l'île de Bourbon, jeune homme ?

- Non...

Décidément, c'est un dur à cuire, se dit le journaliste qui nota au passage une tête de tortue jaune dépassant de sa chemise, probablement tatouée à remonter sur sa clavicule, épousant la forme de son cou épais.

- ... mais ce que je voudrais savoir...

- Vous voulez savoir quoi sur l'île de Bourbon ? Décidément vous avez bien fait de

venir, jeune homme ! Vous ne repartirez pas bredouille !

- Heu... oui... pardon mais votre âge...

- Ah ! lâcha Paolo en prenant une mine de contrariété mais se délectant en vérité de la punition qu'il infligeait à ce type et à tous ces journalistes de même acabit qui tendaient avidement leur micro, quémandant leur pitance pour alimenter leur feuille de chou.

- ... L'île de Bourbon est l'actuelle île de la Réunion. C'est de là que des chasses aux tortues géantes étaient organisées. A la défaite française dans l'Océan indien en 1810, Aldabra est passée dans le giron de la couronne britannique et les premiers habitants furent des émigrés des Seychelles. Et que s'est-il passé en 1982 ? De très important ? Alors, Messieurs ?

Paolo était aux anges ; à côté, ne perdant pas une miette de la conversation, son fils se disait qu'il admirerait son père jusqu'à son souffle dernier.

- Personne ne sait ! dit-il d'un air faussement navré en prenant à témoin tous les invités qui se mirent à rire. Eh bien en 1982, Aldabra a été classée au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco ! Et grâce à cela, Messieurs, imaginez-vous que je vais mourir heureux...

- Mais justement, vous êtes encore tellement en forme, quel est votre élixir ? Se trouve-t-il sur ce bel atoll ? Que mangez-vous ? Que buvez-vous ?

- Toute ma vie je me suis nourri du poisson que ma défunte femme n'avait pas vendu sur les marchés... Elle travaillait beaucoup ; la faucheuse me l'a arrachée ainsi que trois de mes enfants sur quatre... Et savez-vous quoi, jeune homme ? Nous mangions tous la même chose...

- Un de mes confrères prétend que le professeur Sberg, de l'Institut Pasteur à Paris, veut que vous fassiez le voyage sur le continent pour vous examiner... Est-ce vrai ?

- Oui, et j'ai déjà répondu ; je n'irai nulle part... Bien, assez parlé pour cette année, il est temps de vous retirer, Messieurs les reporters. La fête continue sans vous. Merci pour tous les cadeaux offerts à ma famille et rendez-vous l'année prochaine, s'il plaît au ciel d'Aldabra ! Je vous en prie, laissez-moi fêter mon anniversaire avec mes petits-enfants, mes arrière-petits-enfants et mes arrière arrière-petits-enfants. Qui sait, c'est peut-être la dernière fois...

Prêt à déclamer si nécessaire, Paolo le dramaturge entra en scène. Sa tirade du pauvre-vieux-qui-va-bientôt-mourir vida la salle en moins de deux. Personne n'insista. Il jubilait. La fête continua dans l'intimité. Il coupa son gâteau puis dansa et partagea le rhum local qu'il distillait toujours.

Paolo était satisfait d'avoir pu, à partir de ses cent ans, aider largement toute sa famille grâce à l'argent reçu par les médias en échange des nombreux clichés qu'il leur autorisait de publier de lui dans leur magazine people. Sa célébrité était devenue mondiale et il tirait profit de la bêtise de tous ces voyeurs. Il avait pu aussi concrétiser ses deux plus grands rêves : il s'était offert une maison sur la plage déserte ornée de palmiers où seuls, les crabes géants et les tortues centenaires circulaient dès que le soleil devenait rouge. Rouge comme s'il avait honte de se coucher à l'heure où Paolo travaillait encore à nettoyer ses filets. Cette maison, il l'avait construite pour ses cent cinq ans, seul. Elle se distinguait de toutes les autres. Cent vingt mètres carrés, un vrai toit en tuiles, de solides murs en planches épaisses, des fenêtres avec des verres épais et une terrasse en bois de l'île où trônait un magnifique fauteuil à bascule, le siège préféré de Paolo.

Il avait réalisé son second rêve grâce à un journaliste prénommé Franck, qu'il aurait « vraiment-vraiment » trouvé sympathique s'il n'avait fait partie de ces faiseurs

d'articles à sensations. Franck lui avait ramené de France le moteur Yamaha quatre temps deux cent vingt-cinq chevaux dont Paolo rêvait et qu'il installa, ravi comme un enfant, sur son bateau, à la place des pagaies qui lui avaient tanné le cuir des mains pendant des décennies.

Paolo était le mystère de l'atoll et tout l'atoll entretenait à plaisir « son » mystère. Les anciens -les jeunots comme il disait en riant !- aimaient à le soupçonner d'être un peu chaman, ce blanc aux cheveux crépus et au corps d'athlète sec et musclé, tout l'inverse de la population locale. Ses yeux d'un extraordinaire bleu Pacifique vous scotchaient.

Tard dans la nuit, le banquet achevé, Paolo rentra chez lui à pied. A cette heure, s'il avait écouté son paparazzi préféré, celui à qui il devait son moteur et sa maison, il serait dans l'avion pour Paris. Il avait fait semblant d'être agacé quand il avait insisté. En réalité, il avait failli dire oui à ce grand gaillard sympathique, une vieille connaissance depuis le temps ! Paris, c'était quand même tentant ! Mais Miguelito aurait été furieux et les parties de pêche leur auraient trop manqué.

En arrivant, il s'affala aussitôt dans son fauteuil à bascule et se déchaussa en se disant que décidément, il n'avait plus ses jambes de cent ans. Il s'endormit aussitôt en ronflant. Quand il buvait un peu trop de rhum, il préférait rester dehors, l'air frais sur sa peau lui rappelait qu'il était encore vivant.

- Paolo, tu t'es encore endormi dans ton fauteuil, un jour tu vas t'attraper une sale bronchite. Enfin, c'est pas à ton âge que je vais te changer...

Comme tous les matins, Miguelito passait le chercher pour une partie de pêche. C'était très rare que son grand-père ne soit pas prêt. Mais le rhum réservait des lendemains difficiles au vieux pêcheur qui s'ébroua, avala un café tiède et deux mangues et se sentit assez frais et dispos pour charger les filets.

- Non, Miguelito ! Pas ce filet !

- Pourquoi ?

- Hier soir j'ai vu la lune, elle était pleine et rousse, nous allons prendre les lignes.

Attrape dans la cuisine les sardines que j'ai préparées.

Miguelito obéit. Son grand-père ne se trompait jamais. Il savait que côté expérience et intuition, il ne lui arrivait pas à la cheville. Mais côté physique, il semblait bel et bien marcher sur ses traces : un galopin avec ses quarante-cinq kilos tout mouillé et sa vivacité de puce. Trente-cinq ? Quarante ? Cinquante ? On ne devinait pas son âge et sur l'atoll où on déclarait souvent les enfants à trois ans près, on tâchait de se repérer à l'âge où Paolo avait eu ce fils qui avait dû avoir le sien à... On tombait d'accord à quinze ans près ! Il passait pour un gentil gars, Miguelito, mais qui ne dévoilait pas plus son âge que son caractère. Il ne vous regardait jamais en face, impossible de capter son regard et de deviner sa pensée. Tête baissée. Un soumis sans doute.

Franck était dans la salle d'embarquement.

- Allô ! Allô ! Excusez-moi, je capte très mal... Ah bonjour, Professeur ! Ici Franck ! Je suis à l'aéroport, je quitte Aldabra dans un quart d'heure ! Je pense être demain à Paris. Je viendrai vous voir vers dix-neuf heures. Entendu ? Bien, à demain, Professeur !

Franck était déçu. Il allait devoir annoncer au professeur Sberg qu'il n'avait pas réussi à convaincre Paolo de l'accompagner à Paris. Un fieffé entêté, le vieux ! Pourtant Paolo l'aimait bien, il l'aurait juré. Il aurait dû insister davantage et s'admonestait en s'asseyant sur le siège 12A de l'Airbus dont les réacteurs poussés à fond le rassurèrent : malgré la brume matinale épaisse, le décollage était imminent.

Franck sourit. Pour séduire ce satané vieux pêcheur qui ne faisait décidément rien comme les autres, pas même vieillir d'une ride d'une année sur l'autre alors que la nature l'exigeait de tous les êtres vivants, on lui avait donné de quoi construire sa maison et il s'était personnellement démené pour lui rapporter un moteur quatre temps Yamaha. Il suivait son cas depuis plus de dix ans. Le vieil homme l'agaçait et lui inspirait l'admiration que suscitent les centenaires à l'œil qui frise et à la langue bien pendue.

- Bonjour Frank ! Bon voyage ? Comment se porte le doyen de l'humanité ? Où est-il ? Vous n'avez tout de même pas abandonné le phénomène à l'hôtel ? Ne me faites pas languir...

- Oui, non... à vrai dire il n'a pas bougé d'une ride ! Ce n'est plus un scoop, je vous dis la même chose tous les ans ! Vous verriez ça ! Les gens de l'île ont tous vieilli mais pas lui ! Son compteur de temps s'est carrément arrêté, bloqué... Quoi, soixante, pas plus ! Inimaginable ! Hélas, professeur, il n'a rien voulu savoir, il a refusé tout net de m'accompagner à Paris, j'ai fait tout ce que j'ai pu, je suis navré.

- Vous voulez dire qu'il n'est pas là avec vous ? Franck ! Je comptais sur vous ! C'est une catastrophe ! Vous n'avez pas pu le convaincre ?

- Non ! Rien à faire ! Devant sa famille, qui était au grand complet comme d'habitude, il a carrément refusé d'aborder le sujet. Il devient agressif si l'on insiste, je vous assure et...

- Ta ta ta... Franck, c'était votre affaire, ça ! Bah... je suis contrarié, dit Sberg qui avait l'habitude d'obtenir tout ce qu'il voulait.

Né d'un père médecin et d'une mère joueuse professionnelle de bridge et d'échecs, Albert Sberg avait eu une enfance insouciant mais une adolescence difficile. Peu gâté par son physique de petit gros et rejeté par les jeunes filles de sa classe, il compensa avec les études. Avec trois ans d'avance il obtint son bac puis tous les diplômes nécessaires pour exercer la chirurgie oculaire. Très vite, il gagna beaucoup d'argent et commença à cumuler les aventures féminines de passage. La peur de l'exclusion qui lui avait laissé de cuisantes humiliations, l'amenait à se payer la compagnie de pique-assiettes avec lesquels il s'encanaillait au cours de virées nocturnes mémorables. A trente-cinq ans, des amis de son père, des investisseurs, lui proposèrent la direction d'une clinique privée spécialisée en opérations esthétiques. En chirurgie réparatrice, comme il tenait à rectifier en pointilleux ciseleur. Il se délecta un temps de sa position sociale et financière très enviable. Côté scène, il fréquentait le beau monde, des